

Toujours la « der des der », la guerre sans cesse recommencée

Laurent Laplante

Number 98, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

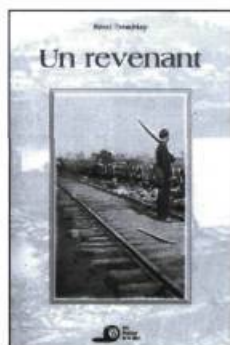
Cite this article

Laplante, L. (2005). Toujours la « der des der », la guerre sans cesse recommencée. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (98), 26–34.

Toujours la « der des der » recommencée

Par
Laurent Laplante

Nourrie de la chair des jeunes, haïe par les veuves et les mères, dénoncée par les discours des élus, la guerre ensanglante l'histoire sans en épargner une page. Toutes les civilisations en cultivent la crainte, que ce soit en raison du déferlement guerrier subi sur le sol national ou à travers les paniques des conscrits expédiés au loin. Tous les genres littéraires en transmettent l'écho ou en retracent la genèse. Historiens, mémorialistes, romanciers, survivants et pèlerins s'accordent pour dire l'horreur. Puis, l'on recommence.



Qu'importe l'époque

Entrons à pas prudents dans le drame. Empruntons le couloir de la littérature fantastique pour accommoder notre regard à l'insupportable. Qu'*Ilium*¹, autre nom de Troie et théâtre d'une guerre transformée en épopée par Homère, occupe la première place, ce n'est que normal. Dan Simmons, tout en évoquant fidèlement les héros et les duels connus, traite pourtant *L'Iliade* comme un matériau neuf. Des observateurs, à la demande des dieux soupçonneux et chicaniers qui peuplent l'Olympe, reçoivent mandat de vérifier les dires d'Homère. Tout s'est-il passé comme l'aède aux yeux morts l'a raconté ? Situation inconfortable par excellence, car ces vérificateurs ont en main le texte d'Homère. Ils ont beau entretenir de leur mieux un doute méthodologique, ils doivent vite

admettre qu'Homère aurait passé tous les tests mesurant la crédibilité d'un témoin. Du coup, nos observateurs sont sollicités par ceux et celles, humains ou divinités, qui souhaitent connaître l'avenir. Cassandre est d'ailleurs là, d'abord méfiante, puis persuadée, pour traiter les deux vérificateurs en témoins fiables. Étrange face-à-face qui suscite la tentation de devancer le temps et de changer l'histoire. Ce n'est qu'un des défis lancés par Dan Simmons à son lecteur. Parmi les autres questions abordées, l'immortalité des dieux, l'existence d'un Olympe physique et d'une planète Mars menaçant l'ordre du monde, les rôles respectifs de Shakespeare et de Proust dans la réflexion humaine... Jean Giraudoux, qui osait dire : « [...] la



La guerre sans cesse



Les troupes sur le sommet du Golan pendant la guerre Arabo-Israël.

guerre de Troie n'aura pas lieu », est ici dépassé sur son terrain. Simmons a l'intelligence de ne pas déflorer le mystère.

Rapprochons-nous à grands coups d'années-lumière et prêtons l'oreille à un groupe de patriotes oubliés sur les berges de l'histoire : *Les patriotes oubliés de la Montérégie, 1837*². L'auteure, qui défend avec ardeur le souvenir de la bataille de Saint-Charles, ne convaincra pas tout le monde. Le survol historique manque de rigueur, les verdicts dépassent souvent la preuve offerte, l'esprit de clocher empiète sur les faits. De dire Solange Hamel à propos de ses Patriotes : « Ne sont-ils pas plus dignes d'être fêtés que les Patriotes de Saint-Denis qui, au long de

la bataille, ont profité de l'âme de la résistance avec eux, soit Nelson qui les a conduits à la victoire ? » Le jugement aurait été plus élégant s'il s'était borné à évaluer les mérites.

Nouvelle fresque, même admirable recherche. Louise Simard, qui excelle à reconstituer des pans négligés de l'histoire québécoise et nord-américaine, s'attaque cette fois à la guerre de l'Indépendance américaine dans *La promesse, La route de l'exode*³. Au cœur du récit, l'esclavage et la fuite d'un certain nombre de Noirs affranchis en direction du Canada. La Nouvelle-Écosse, aujourd'hui encore, garde la marque de cet exode, mais peut-être ne sera-t-elle qu'une étape sur la route de l'Afrique dont un Noir américain a le

droit de rêver. L'ouvrage rend compte des multiples clivages qui traversent la société étatsunienne et dressent les uns contre les autres ceux qui jugent l'esclavage « naturel » et indispensable et ceux qui le ressentent comme une tare sociale. Les clans se forment, les familles se divisent, amitiés et amours chancellent, car il faut choisir. Le récit fait la part belle à la jeunesse et à sa capacité d'adaptation. Comme dans *La route de Parramatta* et dans *Thana*, l'auteure combine avec doigté la vérité historique et le récit romanesque.

L'immense travail effectué par le professeur de littérature Jean Levasseur à propos du récit de Rémi Tremblay, *Un revenant*⁴, répond à un double objectif : faire connaître un auteur retombé dans

La communauté des fatigues, des misères et des dangers avait, sinon relâché la discipline, du moins rapproché la distance entre officiers et soldats, même dans l'armée régulière, et l'on remarquait que les officiers qui s'étaient montrés les plus arrogants dans les camps d'hiver étaient devenus les plus traitables pendant la marche. Ils obéissaient à un sentiment qui paraîtra puéril de prime abord, mais qui semblera tout naturel à quiconque connaît les mœurs de ce ramassis d'aventuriers de tous pays qui figuraient en si grand nombre dans l'armée américaine : ils avaient peur d'être tués par leurs propres soldats, pendant une bataille.

Rémi Tremblay, *Un revenant*, De la Huit, p. 35.

QU'EST-CE QUE CELA PEUT BIEN SIGNIFIER, être prisonnier de guerre des Allemands quand on est soldat canadien et que l'on n'a que 20 ans ? On s'était cru bien à l'abri dans nos tranchées creusées après avoir atteint notre objectif lors du débarquement en Normandie ; les canons 88 mm, les meilleurs qu'avaient les Allemands. Nous avons organisé nos tours de garde l'un après l'autre pour nous permettre de nous reposer un peu. Mon tour a été de 22 heures jusqu'à 2 heures du matin. On était tous complètement crevés. Les Allemands étaient beaucoup trop nombreux, ils nous éclairaient comme un soir de pleine lune. Tout a été pas mal rapide, il valait mieux se rendre.

Danielle et Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Septentrion, p. 69.

l'oubli après une heure de gloire et la première interprétation donnée à son œuvre. Publié par *La Patrie* de Montréal à l'époque des feuilletons, l'ouvrage avait semblé à l'époque le journal fidèle d'un Québécois de seize ans attiré puis ballotté par la guerre de Sécession américaine. Il y avait de quoi séduire les amateurs d'exotisme et d'émotions fortes. Certes, l'auteur se permettait à l'occasion de comparer tel politicien montréalais au plus vain des gradés étatsuniens, mais il revenait aussitôt à son récit et racontait des épisodes dont nul n'aurait contesté la véracité. Le professeur ne remet pas en question la trajectoire de ce conscrit à demi volontaire, mais il débusque les additions, les embellissements, les incohérences. Il ajoute ainsi aux notes censément factuelles une dimension romanesque, délibérée, sociologique. *Un revenant* verse ainsi un éclairage renouvelé sur un conflit rarement raconté par un Québécois. Jean Levasseur, malgré un style parfois laborieux, offre la rigueur qu'exige une édition critique.

L'Europe et ses conflits

Toujours un peu myopes, les peuples cultivent le souvenir des drames qui les ont frappés de front. Au point que les conflits de 1914 à 1918 et de 1939 à 1945 sont qualifiés, aujourd'hui encore, de « guerres mondiales » ou de « grandes guerres ». Ethnocentrisme auquel dérogent rarement les Occidentaux.

Soldat volontaire à 18 ans, Émilien Dufresne participe au débarquement de Normandie. À peine sorti de l'horreur, il est fait prisonnier par les Allemands et subit une détention faite de privations, d'insécurité, d'arbitraire. De retour au pays, il fait silence sur ces quatre années. Il faudra des décennies pour qu'enfin une de ses filles, Danielle Dufresne, l'arrache à son mutisme et reçoive ses confidences. À deux ils écriront l'émouvant petit livre *Calepin d'espoir*⁵. La descendance comprendra l'indicible, l'ancien soldat se découvrira une mission à l'égard de ses petits-enfants. Avec tact et intelligence, les relations entre les générations s'ajoutent aux notes prises autrefois dans le petit calepin. Mal écrite et truffée de fautes, la préface d'un historien pro-

fessionnel paraîtra bien pâle à côté des explications du père et de la fille. Simplicité, authenticité, tardive et convaincante acceptation de l'autre.

Soixante ans après le débarquement de Normandie, que peuvent dire ceux et celles qui, à un titre ou à un autre, en ont été marqués : soldats des deux camps, civils bombardés par leurs partenaires, épouses ou fiancées laissées sur la touche ? *Paroles du jour* J⁶ répond superbement à la question. Se fondant sur des témoignages de première main, évacuant d'emblée tout ce qui aurait pu ressembler à des rancunes anachroniques, Jean-Pierre Guéno présente la version écrite de textes lus sur les ondes de Radio France. Français, Allemands, Canadiens, Américains et Anglais parlent d'une même guerre, ne la comprenant pas plus les uns que les autres. « Tout cela, écrit un soldat britannique, relève plus du jeu de massacre que d'autre chose... Ici, nous tuons des civils français en prétendant les 'libérer'. Tout se passe comme si, pour 'libérer' les gens, il fallait en tuer la moitié, détruire leurs maisons et tout ce qu'ils possèdent ! Drôle de méthode ! Et les Allemands tuent nos propres civils pour nous empêcher de 'libérer' les gens qu'ils 'oppriment'. » Quant à lui, un soldat allemand écrit : « Lentement, mètre après mètre, le rouleau de feu s'avance. Un rouleau monstrueux de brouillard et de fumée tournoie avec des craquements assourdissants, des hurlements, des sifflements et des crisements, abattant tout et s'avançant vers nous. Le rouleau de feu prend son temps. Il sait que nous ne pouvons lui échapper ». Au passage, on lira des commentaires sur l'accent des soldats québécois, la déclaration préparée par Eisenhower dans l'hypothèse d'un débarquement raté... Excellente pédagogie au service de la paix.

À lui seul, le titre fait prévoir le pire : « *À tout de suite, les enfants* »⁷. Et le pire se produira, annoncé certes, redouté, mais quand même soudain et brutal. Lilli Jahn, en se pliant à une convocation de la Gestapo, ignore qu'elle sortira du rendez-vous non pour retrouver ses enfants, mais pour gagner le camp de concentration. Tragédie semblable à des millions d'autres ? Non. Contrairement à l'immense majorité des témoignages, celui de Lilli Jahn n'est pas celui d'une survivante. Par conséquent, nul risque

de retouche ou d'embellissement. De plus, la correspondance retracée et mise à contribution dans le livre de Martin Doerry est d'une ampleur étonnante : les enfants de Lilli Jahn écrivent à leur mère 250 lettres en à peine plus d'un an. En direction inverse, on localise plus de 300 lettres écrites par la mère entre 1918 et 1944. La trajectoire de Lilly Jahn en devient précise comme aucune autre. À la lecture des documents, on perçoit à quel point certains des proches furent tentés de faire disparaître le tout. En effet, Lilli Jahn, juive mariée à un *aryen* qu'elle aime plus qu'elle n'en est aimée, subit un divorce qui la laisse seule et vulnérable. Du coup, le drame n'est plus seulement celui d'une juive en butte au racisme, mais aussi celui d'une femme frappée dans son affection la plus intime. La traduction, élégante et presque toujours fluide, rend l'émotion palpable.

La « Première Guerre mondiale » a frappé des pays auxquels, injustement, on songe peu. Ainsi, la Belgique. Elle fit les frais de la stratégie allemande qui contournait le glacis français et écrasait sur son passage les pays qui se fiaient à leur neutralité. Dans *Le silence du Rossignol*⁸, Jacques Dulieu, professeur et chirurgien tard venu à la littérature, raconte, dans une langue précise et bellement surannée, ce que la guerre fit subir au petit village belge de Rossignol « il y a nonante ans ». Rossignol, à l'annonce du déferlement, fusionne ses strates sociales, abolit les préjugés séculaires, invente spontanément ce que les spécialistes modernes dénommeraient la défense civile. La châtelaine convertit son château en hôpital, le vieux solitaire bougon est réinséré avec tous les honneurs dans le circuit social, la couleur de l'ami sénégalais ne pose plus problème. La guerre sera quand même fidèle à sa cruauté, mais l'amitié et diverses solidarités inattendues la rendront par instants moins bestiale. Vocabulaire d'une précision admirable et qu'on regrettera de n'avoir pas conservé dans toute sa richesse.

C'est un admirable récit qu'offre John Wilson. Comme dans bien des romans consacrés à la guerre, le jeune héros d'*Au petit matin*⁹ se morfond de ne pouvoir s'enrôler en même temps que ses compagnons. Il n'a encore que 15 ans ! Le temps d'attente passera trop lentement à son gré. À peine a-t-il atteint

le stade où il peut sans trop d'in vraisemblance mentir à propos de son âge que l'amour se présente à lui. Là encore, la guerre sert de prétexte pour précipiter les choses. C'est en jeune marié que Jim Hay arrivera au front. Le souvenir de son père, tué au front et l'image de la jeune épouse laissée en arrière occupent sa pensée et lui font redouter le pire. Des années plus tard, un autre Jim saura, en lisant le journal de son aïeul, comment les choses ont tourné. Dans sa chronique, John Wilson insère des coupures de presse qui rendent tangibles le contexte et les risques ; dans le rappel d'un amour à peine ébauché, il mêle poésie, naïveté, désarroi. La traduction de Laurent Chabin, comme il fallait s'y attendre, mérite tous les éloges.

Souvenirs ou feux d'artifice ?

Malgré le prestige de l'auteur, on s'ennuiera assez copieusement à la lecture d'*Entre deux guerres*¹⁰. Certes, Mario Rigoni Stern est un magnifique conteur et un mémorialiste rigoureux et pénétrant, mais il s'abandonne trop volontiers aux réminiscences isolées, aux détails et aux allusions sans contexte. Romancier par tempérament et par pratique, Stern se borne cette fois à prodiguer noms, dates, itinéraires. Peu ou pas de recul, pas de synthèse, peu ou pas de liens. C'est dommage, car l'auteur possède un œil curieux et une culture toujours en éveil. Racontant une visite en Russie, il écrit : « Beaucoup d'Occidentaux ne comprennent pas encore ces gens qui aiment s'arrêter devant les tombes des poètes, les couvrir de fleurs fraîches, déclamer, émus, leurs vers, voire discuter de leur interprétation... » La Scandinavie lui inspire un commentaire que ratifierait Bergman : « Jamais, en aucun lieu, je n'ai trouvé, comme ici, à réfléchir sur la vie et la mort, sur la rédemption et la vanité des choses. Une église médiévale, les tertres des rois vikings, la campagne déserte et silencieuse ». Puis, nous laissant sur notre appétit, Stern reprend le rythme du guide touristique. « Je me rends bien compte : les vieillards sont de par leur nature bougons et taciturnes, je me sens démodé et même désaccordé. » Que n'a-t-il pris le temps de s'expliquer au lieu d'accélérer sa course !

L'enfant courut à en perdre haleine. Il traversa le village en se faulant entre les groupes de villageois perdus ou errants sans but dans leurs rues dévastées qui étaient, après le départ des prisonniers, désertées par les soldats. La bataille était finie. Le rideau était tombé sur un mauvais drame et les acteurs s'étaient remis en route pour la prochaine représentation. La route de Suzy était heureusement déserte. L'enfant s'engagea dans les décombres de la maison Dewez, comme s'il allait y retrouver son ami le Français. Il se surprit à crier : « Joseph ! Joseph ! ». Mais ce ne furent que des craquements plaintifs de poutres écroulées qui répondirent. Le silence le plus pénible est celui de l'absence, celui qui suit des adieux, quand le train s'est fondu à l'horizon.

Le Rossignol se taisait, encore pétrifié par l'horreur, sans voix, assourdi, recroquevillé dans son trou ou dans un débris de nid, à cheval sur une branche défeuillée par l'impact des balles sur le tronc.

Jacques Dulieu,
Le silence du Rossignol,
Les éditions namuroises, p. 273.



Paul Eluard rentre à Paris, seul.
Il ne comprend pas aussitôt
que cette fois, l'affaire est
sérieuse. Que Gala va se laisser
envelopper, dévorer par ce
peintre de quatorze ans son
cadet qui saura l'enlever
à la monotonie de sa vie de
couple pour l'emporter sur
une terre nouvelle dont elle
sera la seule reine. Face à elle,
Dali sera bientôt comme un
enfant dans le besoin, besoin
d'amour, de sexe, d'autorité,
de protection. Un rôle sur
mesure pour une femme qui
ne rêve que de cela : être la
seule et l'unique.
Dan Franck, *Libertad !*,
Grasset, p. 85.

Le pouvoir est toujours mise
en scène, apparat, décorum ;
la gestion du pouvoir s'accom-
pagne inévitablement d'une
mise en forme de son image.
Tout autant que par la représen-
sation, la bureaucratie ou la
justification argumentative, le
pouvoir s'impose et se
maintient grâce à une
politique du spectacle. Pas de
domination politique sans
représentation de cette
domination. Ainsi, le fascisme,
c'est à la fois Auschwitz et
Nuremberg, l'irreprésentable,
l'indescriptible, et le
spectaculaire, le coruscant.
Michel Lacroix,
De la beauté comme violence,
Presses de l'Université
de Montréal, p. 238.

Pour notre plus grand plaisir, Dan Franck entend la liberté de façon généreuse et cultivée dans *Libertad !*¹¹ Elle fleurit à Madrid comme à Paris, elle fait la noblesse de Dos Passos et celle de Malraux, elle fait vibrer Maïakovski autant que Prévert. L'observation que sert l'auteur d'entrée de jeu donne d'ailleurs tout son sens à cette séduisante capacité d'accueil : « En 1914, les artistes s'étaient enrôlés pour défendre la France. Vingt ans plus tard, s'ils reprennent le combat, ce n'est plus seulement pour sauver un peuple et un pays, mais pour défendre une conception du monde ». À juste titre, Dan Franck met en exergue l'Espagne dans cette recherche d'une liberté élargie. Le pays, ensanglanté par la guerre civile, est, à tous égards, soumis aux pressions contradictoires du reste de l'Europe. La France de Léon Blum ne parvient pas à l'épauler vraiment, l'Allemagne, au contraire, teste l'arsenal qu'elle utilisera tout à l'heure, l'Union soviétique intervient en faveur des républicains, mais en plaçant surtout ses propres pions. D'où la mise à contribution de créateurs en provenance d'horizons divers, mais tous penchés sur le drame espagnol : Orwell, Malraux, Hemingway, Dali... Certains chapitres, inattendus chez un observateur aussi raffiné, atteindront et dépasseront les limites du goût, à propos de Dali surtout.

Dans *Adieu la vie adieu l'amour, Quatre soldats français*, t. 1¹², Jean Vautrin laisse au parler populaire tout loisir de déferler. L'argot en profite pour éliminer toute rectitude politique et autoriser l'expression des pensées les moins courtoises. Céline aurait aimé. En résulte une effervescence propice aux emportements émouvants autant qu'aux vanités d'auteur. Le souffle, magnifique, prend goût à ses délires, les images s'enfantent les unes les autres, ceux qui courent les risques et crouissent dans les tranchées peuplées de rats préparent les diatribes qu'ils lanceront tout à l'heure au visage de l'officier qui, de loin, ordonne aux poilus de marcher à l'abattoir. Un à un ou ensemble, les quatre mousquetaires de Vautrin tirent les leçons d'une guerre qu'ils n'ont pas voulue et qu'ils savent futile. Ils ont beau provenir de milieux opposés et référer à des cultures disjointes, l'ouvrier, le viticulteur, le cambrioleur et le peintre en viennent à partager

et à accréditer une certitude : ceux qui déclenchent les guerres ignorent ceux qui la font vraiment. Jean Vautrin en met un peu trop et recourt trop volontiers à une langue étroitement hexagonale, mais le rythme est tel qu'on oublie les raccourcis régionaux.

Du fascisme à la résistance

Même s'il aborde un thème assez rarement creusé dans *De la beauté comme violence, L'esthétique du fascisme français, 1919-1939*¹³, Michel Lacroix a tôt fait d'en établir l'intérêt : oui, le fascisme fait de l'esthétique à la fois un levier et un but, une pédagogie et une échelle de valeurs. Précisant son champ de recherche et sa pensée, l'auteur démontrera, avec clarté, rigueur et culture, que la France, qui se jugeait peut-être exempte des dérives mussoliniennes ou nazies, a elle aussi succombé aux attraits du fascisme et, plus précisément, de l'esthétique fasciste. « Le chef, la jeunesse, la foule », autant de cultes pratiqués par de grands auteurs français impressionnés et séduits par l'efficacité de ce romantisme dans l'édification de l'Axe. L'heure était propice à ce mimétisme, car la France, dès avant la débâcle, se sentait coupable de diverses dégénérescences, y compris celle du corps. Michel Lacroix veille cependant à ne jamais verser dans la « culpabilité par association ». Ni le grand air ni le scoutisme ni l'olympisme ne sont fascistes, même s'ils partagent certains verdicts avec les propagandistes de cette école. Cette insistance sur l'esthétique évitera d'ailleurs à l'essayiste tout amalgame injuste. Ainsi, c'est l'esthétique qui permettra de dissocier Céline du fascisme : « [...] l'examen de l'esthétique [...] découvre des communautés d'esprit et des oppositions ou clivages que la seule étude de l'idéologie laisse dans l'ombre ». Étude ambitieuse, nuancée, raffinée qui laisse chacun face à ses démons, mais qui n'accable personne pour les péchés des autres.

Rééditée après trente ans, *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*¹⁴ a peu vieilli. Il faut dire que Pierre Seghers, en 1974, n'en était plus à ses premières sélections. Il n'avait pas attendu la guerre pour identifier les voix les plus justes. Il faut dire également que l'entrée en résistance créa ou

resserra les liens entre des poètes qui, dans une France moins crispée, n'auraient pas échangé leurs découvertes. Rassemblés par une urgence commune, convaincus que la poésie est porteuse d'espoir, de fierté, d'entêtement, Éluard, Aragon, Druon et bien d'autres ont accompagné Seghers dans ses découvertes et ses choix. Ce respect de tous à l'égard de Pierre Seghers transparait autant dans les diverses tranches du survol historique que dans l'anthologie qui occupe la seconde moitié du volume. Cette démarche en deux temps présente l'avantage de fixer d'abord le cadre où souffrent les poètes et de goûter ensuite la beauté éternelle et en quelque sorte « délocalisée » des poèmes. On regrettera peut-être l'absence dans l'anthologie de certains poèmes immensément connus, comme « La Rose et le Réséda » ou encore « Liberté ». Seghers a probablement estimé que ces poèmes étaient aisément retraçables et que mieux valait révéler des auteurs et des textes moins familiers. Comment le blâmer ?

Tout en affirmant dès le départ que les historiens français, contrairement à la légende, sont parfaitement capables d'analyser leurs événements, Julian Jackson prouve presque le contraire dans *La France sous l'occupation 1940-1944*¹⁵. On chercherait vainement, en effet, meilleur bilan de la Résistance française que ce chef-d'œuvre produit par un professeur de l'Université de Londres. Tout y est, depuis les querelles entre les divers segments du maquis jusqu'aux déboires de Charles de Gaulle en Angleterre en passant par les clivages entre les littérateurs à propos de la collaboration. La bibliographie est surabondante et pleinement mise à contribution, ce qui n'empêche pas le texte de demeurer fluide, clair, parfois sarcastique. Car l'auteur n'édulcore pas ses conclusions. Maxime Weygand lui déplait et il le dit. La France, écrit-il encore, n'a pas attendu les nazis pour manifester de la xénophobie. C'est d'ailleurs à Vichy et non à l'autorité allemande qu'il faut, d'après lui, imputer plusieurs des pires mesures antisémites. Quant au rôle assumé par les communistes, Julian Jackson le traite avec nuances et clarté : ils furent parmi les premiers à bouger, mais ils avaient leur propre ordre du jour et se préparaient à prendre le pouvoir. Le lecteur

s'étonnera de terminer aussi aisément un document de ce format.

La guerre subie et stylisée

Les ébranlements psychologiques provoqués par la guerre brouillent souvent la frontière entre l'expérience vécue et le récit par lequel on tente d'exorciser le souvenir. Récit et roman, relation et stylisation s'interpénètrent plus ou moins consciemment. Dans le cas de *Riz noir*¹⁶, Saïgon et ses odeurs donnent au récit un cachet d'authenticité, mais on sait gré à Anna Moï d'adopter le ton du roman pour raconter l'indicible torture des deux jeunes sœurs traquées par les vainqueurs communistes. On assiste aux efforts d'une famille pour créer une laque inimitable, on se réjouit de la réussite qui lui vaut les faveurs de la cour et on assiste le cœur serré au renversement du régime et aux sanctions imméritées. La sobriété du texte le rend encore plus poignant.

Pays réputé pour son charme culturel, le raffinement de sa civilisation et, bien sûr, la silhouette de ses cèdres, le Liban subit depuis quelques décennies le contrecoup des calculs élaborés par ses voisins. Israël, qui a maintenu une tête de pont au Liban-Sud pendant plus de vingt ans, avait même jugé efficace d'installer à Khiam une prison où des mercenaires pouvaient torturer et assassiner à loisir. C'est à ces victimes que Josée Lambert consacre un livre fait de photographies éloquentes, de témoignages précis, de références françaises, anglaises et arabes et même d'une courte pièce de théâtre, « Diane et Jean ». Khiam, dont la réputation fait honte au Liban et à Israël, n'a pourtant pas encore livré tous ses secrets. Il y a déjà quatre ans, Amnesty International écrivait : « Les crimes commis à Khiam sont parmi les plus graves atteintes aux droits humains et violations du droit humanitaire ». *On les disait terroristes sous l'occupation du Liban-Sud*¹⁷ rend le silence encore plus assourdissant.

La même réalité sous trois regards professionnels. Tel est l'Irak d'aujourd'hui décrit par le journaliste Arnaud de La Grange, le photographe Thomas Goisque et le dessinateur Bertrand de Miollis dans *Irak année zéro*¹⁸. Par la convergence de ces trois regards, l'Irak

La disparition des structures de la société civile donna le champ libre à d'autres taxes discrétionnaires et, en l'absence de législation et de réglementation, tout devint monnayable. Ainsi, aux postes de contrôle, il était courant de voir une liasse de billets dépasser de la poche du pantalon d'un milicien afin de suggérer aux civils de payer leur droit de passage. À l'intérieur de la zone occupée, un clivage graduel se produisit au sein de la population : d'un côté, les collaborateurs et ceux qui les appuyaient tacitement, de l'autre, ceux qui refusaient de participer à l'occupation et leurs sympathisants. Malheureusement, cette frange de la population connut une paupérisation continue et vit ses droits les plus élémentaires bafoués. Josée Lambert, *On les disait terroristes sous l'occupation du Liban-Sud*, Sémaphore, p. 31.

Aujourd'hui, alors que leurs eaux n'ont jamais été aussi libres, ils se désespèrent d'autres maux d'après-guerre. « Nous ne pouvons plus sortir en mer car nous ne trouvons plus de fuel », se désole Abdur-ahman. Un comble sur des terres où le pétrole affleure. « Tout est vendu en contrebande vers l'Iran, les Émirats, Qatar... », explique le pêcheur qui affirme ne pas vouloir tomber dans ces combines car elles sont prohibées par les religieux. Le pétrole, d'ailleurs, est un moindre mal car Abdur-ahman reconnaît que de la drogue arrive aussi du rivage iranien où elle a été acheminée depuis l'Afghanistan. Arnaud de La Grange, Thomas Goisque, Bertrand de Miollis, *Irak année zéro*, Gallimard, p. 154.

Kigali, une des plus petites capitales du monde. Qui ramasse sur deux collines toute une brochette d'ambassades, d'organisations humanitaires, de ministères, le lycée français, l'école belge, le super-marché, le marché, les banques, les agences de voyages, les boutiques... Une capitale quoi ! Modèle réduit. L'image du monde moderne à petite échelle où se frôlent le développement et le sous-développement, la richesse et la pauvreté. Indécent ? Peut-être, mais c'est la triste réalité à l'échelle planétaire sauf qu'au Rwanda, c'est plus frappant, plus dérangeant, plus choquant ! Un gros plan sur notre monde à deux vitesses. La pauvreté à l'état pur.

Francine Nadon, *Nyagataré*, Lanctôt, p. 73

De nombreux Madans ont été déplacés à l'intérieur du pays tandis que plusieurs dizaines de milliers de réfugiés ont rejoint des camps en Iran. D'autres, ainsi que les populations arabes qui vivaient à leurs côtés, survivent tant bien que mal dans les villes et villages situés en bordure de leurs anciens territoires. Certains, persuadés que les marais étaient morts à jamais, ont construit des maisons de briques que les eaux pourraient bientôt menacer. Ils sont pour la plupart prêts à les quitter, pour rebâtir un peu plus loin ou retrouver leurs habitations flottantes, mais ils demandent une aide substantielle. Des agences spécialisées des Nations unies et des ONG doivent accompagner la renaissance des grands marais de Mésopotamie : Le projet principal a pris un joli nom : « L'Eden, de nouveau ».

Arnaud de La Grange,
Thomas Goisque,
Bertrand de Miollis,
Irak année zéro, Gallimard, p. 138.

existe enfin. Les régions se distinguent, traversées par les différences de culte, les méfiances séculaires, les affrontements attisés par Saddam Hussein. Le décor, qu'on ignore tant l'attention est obnubilée par le décompte des morts, prend son relief et donne idée de ce que peut devenir la guérilla urbaine. Visages, vêtements, places publiques, lieux de prière, tout cela accuse le décalage entre la panoplie guerrière du GI et le poids des traditions aux abois. En un sens, le photographe et le dessinateur prennent ici le pas sur le journaliste auquel est cependant réservé le soin de fournir les repères sociaux, religieux et géographiques : à celui-ci d'établir la table des matières, aux deux autres de la meubler de guerriers et d'attentes diverses.

À mi-distance du roman et de l'autobiographie, *Le fusil de mon père*¹⁹ évoque un Irak bigarré et changeant. On y appartient à une famille, à un clan, à un chef avant de se sentir membre d'un pays qui, de toute façon, subira peut-être demain une autre tutelle. Être

un peu juif n'arrange pas les choses. Être kurde non plus. Pendant un temps, l'allégeance à un chef qui se proclame roi des Kurdes semble d'un bon rapport, mais l'arrivée des Anglais rendra cette loyauté moins rentable. La montée de Saddam Hussein provoquera un nouvel alignement. En romancier qui craint la sécheresse de la version historique, Hiner Saleem, de virage en virage, prend soin de dédouaner son personnage : « Mais moi, Azad, j'étais encore un gamin ». Le romancier n'éliminera pourtant pas le chroniqueur. Quand Azad, au creux d'un clan qui vacille et se cherche, rapporte les propos tenus à la radio de *Voice of America*, on se remémore le cynisme « historique » de ceux qui incitèrent les Kurdes à la révolte... avant de les abandonner à la vengeance de Saddam Hussein. Une fois de plus, le gamin a raison : la guerre cache ses vrais motifs.

« Tout bien réfléchi, écrit Imane Humaydane-Younes dans *Ville à vif*²⁰, ce n'est peut-être pas le passé qui unit les gens, mais la vie, la vie avec ses lieux, ses heures de joie et de peine. » Tant mieux, dira-t-on, si la vie résiste à la guerre et si les humains retrouvent après les tueries et les haines le chemin de la compréhension. Mais est-ce le cas ? L'héroïne n'avait-elle pas raison lorsqu'elle a quitté le Liban pour Londres ? Ne triche-t-elle pas lorsque, le temps d'aider au tournage d'un film, elle revient comme cicérone dans le pays qui lui était devenu insupportable ? Les siens n'ont-ils pas quelques motifs de lui en vouloir de ce faux retour : « Et maintenant débarque un type de l'espèce de son copain qui va tenter de montrer toute l'étendue de ce désastre dans un documentaire. Notre vulnérabilité, nos peurs, tout cela, il le met en images. Voilà, nous ne sommes plus qu'un film ». Confrontation entre le souvenir et le désir de vivre, entre la guerre dont il faudrait entretenir les leçons et l'exil pacifiant, entre l'irremplaçable culture originelle et celle qui apaise en versant le baume de l'oubli. Beau livre aux questions déchirantes.

Il est certain que les meilleures intentions du monde ont conduit Francine Nadon à la rédaction de *Nyagataré*²¹. La lecture révèle, en effet, une auteure pleine de respect pour les Africains qu'elle accompagne dans leur développement rural et une femme qui



voit en eux les parfaits égaux des coopérants. Cela, malheureusement, ne suffit pas. Vivre quelques années au Rwanda ne suffit pas non plus à produire l'équivalent d'un Gil Courtemanche. L'auteur, qui entremêle les intrigues amoureuses et le sort d'un pays ravagé par le génocide, ne parvient ni à donner vie à ses personnages ni à offrir une quelconque intuition nouvelle à propos du fléau raciste. Il n'est pas dit, cependant, qu'il faille renoncer ; le recul peut produire la décantation qui manque présentement.

De la réticence à la colère

À l'évaluer selon son curriculum, Pascal Boniface devrait user de la langue feutrée qu'affectionnent les diplomates dans *La France contre l'Empire*²². Il appartient, en effet, au Comité consultatif de Kofi Annan et dirige l'Institut de relations internationales et stratégiques, tous carrefours où l'on sous-entend plus qu'on ne dit. L'auteur aime pourtant la clarté. Son bouquin précédent s'intitulait *Est-il permis de critiquer Israël ?*, tandis que celui-ci, n'en déplaise à toutes les Madeleine Albright, réfère explicitement aux États-Unis comme à l'Empire. La clarté y gagne, mais pas nécessairement la force de l'argumentaire. S'il réfère à l'Empire, Pascal Boniface prétend néanmoins que « le monde unipolaire n'existe pas ». À ses yeux, « la guerre d'Irak en a fourni la preuve ». Comme s'il suffisait de la dissension de la France pour que s'accrédite un deuxième pôle ou pour que l'Empire renonce à ses agressions. Certes, la France a empêché le Conseil de sécurité de croupir dans son usuelle docilité, mais l'agression contre l'Irak a quand même été commise et le monde entier, France comprise, succombe encore à l'obsession sécuritaire entre-

tendue par l'Empire. L'auteur n'arrache pas non plus l'adhésion quand sa propension cocardière le conduit à affirmer que la France a défini « une politique qui s'appuyait sur des principes et non sur des intérêts ». Certes, principes il y avait, mais la dette irakienne faisait quand même partie des préoccupations françaises. D'autre part, comment Boniface peut-il écrire, en oubliant Israël, que « les membres permanents n'ont pas d'alliés aussi essentiels qu'ils puissent brandir le veto pour les protéger face à une accusation de massacre de masse ou de début de génocide » ? Bouquin pétillant, parfaite netteté du propos, mais face-à-face presque caricatural.

*L'inavouable*²³, aux yeux du journaliste du *Figaro*, c'est la mystification perpétrée par la France au Rwanda. Non seulement Paris savait, dit Patrick de Saint-Exupéry, mais Paris a tenu à ce que se produise l'indicible. Témoignage atroce de l'officier d'une unité d'élite : « Il venait de comprendre. Il venait d'additionner. Et cela l'avait choqué. Il s'est tourné vers nous et nous a dit : 'L'année dernière, j'ai entraîné la garde présidentielle rwandaise...' Ses yeux étaient hagards. Il était perdu. Le passé venait de télescoper le présent. Il avait formé des tueurs, les tueurs d'un génocide. C'était effrayant ». Ne lésinant pas sur la dramatisation, le journaliste rédige son livre entier à la deuxième personne, visant et accusant le ministre français des Affaires étrangères Dominique de Villepin. En témoigne le mot de la fin : « Vous saviez donc tout, Monsieur le ministre des Affaires étrangères. / Depuis le début. / Ce génocide, c'est aussi votre histoire ». Accusation qui, étrangement, s'accroche sans même en faire mention aux accusations tout aussi fracassantes lancées contre d'autres pays. Cela explique peut-être pourquoi les procès portant sur ce génocide se sont déroulés au milieu de nulle part et n'ont jamais dérangé les grands médias occidentaux.

Capable d'une écriture musclée et décapante, Pauline Gélinas établit dans *La force du nombre*²⁴ un audacieux parallèle entre l'ancienne obligation faite aux familles québécoises de procréer à l'infini et la pression exercée sur les Palestiniennes pour qu'elles compensent à coups d'enfants les morts causées par Israël. Dans les deux

Ensuite, il écrivait le mot *démocratie*, en séparant chaque syllabe. « DÉ-MO-CRA-TIE. » Il répétait toujours : C'est un mot grec qui signifie « le pouvoir du peuple. » Il nous dessinait une grande carte avec, au nord, la Turquie, au sud, l'Irak, à l'est, l'Iran et, à l'ouest, la Syrie. Au milieu, il dessinait à la craie rouge un pays en forme de croissant, le Kurdistan. Il nous expliquait comment les Anglais et les Français avaient partagé notre pays en quatre, et, pendant sa démonstration, il agrandissait le territoire kurde, ajoutant un centimètre par-ci, un centimètre par-là. Puis il dessinait sur le Kurdistan un cœur bleu qu'il coupait en quatre. « Voilà comment le cœur des Kurdes est éclaté. » Ses mots étaient beaux et me rendaient mélancolique. Hiner Saleem, *Le fusil de mon père*, Seuil, p. 80.

J'AI MENTI. J'ai menti en disant que Gaza Strip est une île aux volets clos. Gaza n'est pas une île. Gaza n'a qu'un pan de mer arraché au visage d'une île, mais elle n'est pas une île. Gaza est une prison. La plus vaste prison à ciel ouvert du monde. Et, comme dans toutes les prisons du monde, y a pas grand monde aux heures de visite. Y a pas grand journalistes qui vont s'asseoir dans le boudoir du pénitencier pour y respirer l'air au travers des barreaux. Ce mois-ci, nous n'étions qu'une poignée d'Occidentaux à arpenter les couloirs de cette prison plus petite que l'île de Montréal. Gaza Strip s'apparente à ces prisons américaines baptisées couloirs de la mort.

Pauline Gélinas, *La force du nombre*, Lanctôt, p. 255.





Qui croire ? Personne, bien évidemment. Non, personne, peu importe d'où viennent les nouvelles. Parfois, on croit rêver et se trouver dans un jeu sauvage d'enfance, un interminable jeu de cache-cache, on encore de gendarmes et de voleurs.

Qui a caché les armes ?
Qui les a achetées ? vendues ?
« Il court, il court le furet... »
Attention, vous allez le laisser

échapper.

« Il est passé par ici. »

« Attention, tu brûles. »

« Tu gèles maintenant. »

Attention ! Achtung !

Careful !

On a laissé échapper

l'occasion,

la chance, on a perdu la paix,

on a perdu

le gage précieux.

On envoie des inspecteurs,

partout dans les déserts de

sable. Comment trouver une

aiguille dans une botte de

foin ? Comment retrouver un

grain de sable dans les dunes ?

On ne retrouvera rien, ou si

peu de choses.

À quelle heure on meurt ?

Vous vous rappelez ce collage

de textes de Réjean Ducharme ?

Aujourd'hui, j'aurais envie de

crier. « À quelle heure on tue,

on guerroye, on se massacre ? ».

« Il n'y a rien qui presse », se

rassure la sagesse populaire.

Monique Bosco,

Eh bien ! la guerre,

Hurtubise HMH, p.132.

cas, la loi du nombre immole les vies. Roland, le père québécois, sombre dans la folie faute de ne pouvoir nourrir sa couvée. En Palestine, la guerre du nombre se présente comme la seule vengeance possible et aucune femme, serait-elle responsable du *planning familial* au sein d'une ONG, ne refuserait de mettre son ventre au service de la cause. Quand elle quitte la Palestine, la colère de la visiteuse est à son comble. Une fois terminées les brimades de l'aéroport, ce sera l'éruption. Les frustrations et les humiliations monteront à la surface et s'exprimeront pendant l'envolée de façon volcanique, excessive, haineuse. Les passagers israéliens en feront les frais. L'enfance de la Québécoise privée de père par la loi du nombre s'allie à l'empathie éprouvée pour les Palestiniennes pour provoquer la crise. Pauline Gélinas confesse ses excès ; elle n'en éprouve guère de culpabilité. Le livre est audacieux dans ses perspectives d'ensemble, irréfutable dans ses constats, d'autant plus coléreux que la loi du nombre, bien que porteuse d'un esclavage féminin, semble le dernier espoir. Âmes tièdes, s'abstenir.

*Eh bien ! la guerre*²⁵, écrit Monique

Bosco. Le ton n'est pourtant pas à la désinvolture, mais à l'accablement. Les hommes, génération après génération, font la guerre comme s'ils succombaient à un vice tyrannique. Tous les prétextes leur sont bons, futiles ou dramatisés, pour tuer leurs semblables, trancher les vies comme des arbres morts, jeter sur les routes enfants et veuves. Dans sa méditation sur la guerre, Monique Bosco osera, avec autant de lucidité que de respect, débusquer la responsabilité des religions aux dogmes tranchants. Elle citera Freud : « Je constate avec regret que le fanatisme irréaliste de notre peuple est en partie responsable de l'éveil de la méfiance des Arabes ». Mais elle évoquera aussi Malraux, marqué à jamais par une phrase d'un aumônier du Vercors : « Et puis, le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes... » Le livre, par son écriture achevée et les amples mouvements de la pensée, prend la solennité d'une réflexion testamentaire, comme si Monique Bosco tenait à ce que ce texte-ci se détache de tous les autres et qu'il suscite le rejet ultime du fléau ultime. Magnifique et hiératique. **NB**

1. Dan Simmons, *Ilium*, trad. de l'anglais par Jean-Daniel Brèque, Robert Laffont, Paris, 2004, 619 p. ; 39,95 \$.

2. Solange Hamel, *Les patriotes oubliés de la Montérégie, 1837*, De la Paix, Saint-Alphonse-de-Granby, 2003, 136 p. ; 16,95 \$.

3. Louise Simard, *La promesse, La route de l'exode*, Libre Expression, Montréal, 2004, 617 p. ; 24,95 \$.

4. Rémi Tremblay, *Un revenant*, édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, De la Huit, Sainte-Foy, 2003, 462 p. ; 27 \$.

5. Danielle et Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Septentrion, Sillery, 2003, 139 p. ; 15 \$.

6. Jean-Pierre Guéno, *Paroles du jour J*, Libro, Paris, 2004, 127 p. ; 3,95 \$.

7. Martin Doerry, « À tout de suite, les enfants », trad. de l'allemand par Bernard Krfeiss, Albin Michel, Paris, 2004, 361 p. ; 31,95 \$.

8. Jacques Dulieu, *Le silence du Rossignol*, Les éditions namuroises, Namur, 2003, 321 p.

9. John Wilson, *Au petit matin*, trad. de l'anglais par Laurent Chabin, Pierre Tisseyre, Saint-Laurent, 2004, 268 p. ; 12,95 \$.

10. Mario Rigoni Stern, *Entre deux guerres*, trad. de l'italien par Claude Amboise et Sabina Zanon Dal Bo, Robert Laffont, Paris, 2003, 349 p. ; 41,95 \$.

11. Dan Franck, *Libertad !*, Grasset, Paris, 2004, 427 p. ; 39,95 \$.

12. Jean Vautrin, *Adieu la vie adieu l'amour, Quatre soldats français, t. 1*, Robert Laffont, Paris, 2004, 315 p. ; 34,95 \$.

13. Michel Lacroix, *De la beauté comme violence, L'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2004, 393 p. ; 34,95 \$.

14. Pierre Seghers, *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, Seghers, Paris, 2004, 616 p. ; 56,95 \$.

15. Julian Jackson, *La France sous l'occupation 1940-1944*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Flammarion, Paris, 2004, 853 p. ; 60 \$.

16. Anna Moï, *Riz noir*, Gallimard, Paris, 2004, 180 p. ; 27,50 \$.

17. Josée Lambert, *On les disait terroristes sous l'occupation du Liban-Sud*, Sémaphore, Montréal, 2004, 190 p. ; 35 \$.

18. Arnaud de La Grange, Thomas Goisque, Bertrand de Miollis, *Irak année zéro*, Gallimard, Paris, 2004, 160 p. ; 37,50 \$.

19. Hiner Saleem, *Le fusil de mon père*, Seuil, Paris, 2004, 175 p. ; 24,95 \$.

20. Imane Humaydane-Younes, *Ville à vif*, Verticales, Paris, 2004, 267 p. ; 34,95 \$.

21. Francine Nadon, *Nyagataré*, Lanctôt, Montréal, 2003, 194 p. ; 16,95 \$.

22. Pascal Boniface, *La France contre l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 2003, 157 p. ; 35,95 \$.

23. Patrick de Saint-Exupéry, *L'inavouable, La France au Rwanda*, Les arènes, Paris, 2004, 293 p. ; 39,50 \$.

24. Pauline Gélinas, *La force du nombre*, Lanctôt, Montréal, 2003, 287 p. ; 19,95 \$.

25. Monique Bosco, *Eh bien ! la guerre*, Hurtubise HMH, Montréal, 2004, 195 p. ; 22,95 \$.